



HAL
open science

**Ultime défaite d'Athènes ou sa plus belle victoire ?
Stratégies rhétoriques autour de la bataille
d'Aigos-Potamoi dans le Panathénaïque d'Aelius
Aristide**
Estelle Oudot

► **To cite this version:**

Estelle Oudot. Ultime défaite d'Athènes ou sa plus belle victoire ? Stratégies rhétoriques autour de la bataille d'Aigos-Potamoi dans le Panathénaïque d'Aelius Aristide. *Ktèma : Civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, 2017, 42, pp.85-96. halshs-01670070

HAL Id: halshs-01670070

<https://shs.hal.science/halshs-01670070>

Submitted on 21 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

KTÉMA

CIVILISATIONS DE L'ORIENT, DE LA GRÈCE ET DE ROME ANTIQUES

Les interprétations de la défaite de 404

Edith FOSTER	Interpretations of Athen's defeat in the Peloponnesian war.....	7
Edmond LÉVY	Thucydide, le premier interprète d'une défaite anormale	9
Tim ROOD	Thucydides, Sicily, and the Defeat of Athens	19
Cinzia BEARZOT	La συμφορά de la cité La défaite d'Athènes (405-404 av. J.-C.) chez les orateurs attiques.....	41
Michel HUMM	Rome, une « cité grecque » prise par les Hyperboréens.....	53
David S. LEVENE	Rome Redeems Athens? Livy, the Peloponnesian War, and the Conquest of Greece.....	73
Estelle OUDOT	Ultime défaite d'Athènes ou sa plus belle victoire ? Stratégies rhétoriques autour de la bataille d'Aigos-Potamoi dans le <i>Panathénaique</i> d'Aelius Aristide.....	85
Hans KOPP	The Defeat of Athens in 404 BC in <i>The Federalist</i>	97
Maciej JUNKIERT	Polish Reflections: The Reception of the Defeat of Athens in the Works of Gottfried Ernst Groddeck and Joachim Lelewel.....	115
Tobias JOHO	The Internal Commotion of Greek Culture: Jacob Burckhardt on the Defeat of Athens in the Peloponnesian War.....	127
Christian WENDT	Spree-Athen nach dem Untergang Eduard Meyer zur Parallelität von Geschichte.....	151
Oliver SCHELSKE	Der Kampf um die Demokratie Thukydidés in Deutschland nach dem Ersten Weltkrieg.....	167
Dominique LENFANT	Défaite militaire et révolution antidémocratique Le parallèle entre l'Athènes de 404 et la France de 1940 dans <i>Les Oligarques</i> de Jules Isaac.....	183
Neville MORLEY	Thucydides and the Historiography of Trauma.....	195

Le *thauma* dans l'historiographie grecque d'époque impériale

Agnès MOLINIER ARBO	Hérodien, Rome et le spectacle du pouvoir παράδοξα et θαύματα dans l' <i>Histoire de l'Empire</i> après la mort de Marc Aurèle	207
Michèle COLTELLONI-TRANNOY	La place du <i>thauma</i> dans l' <i>Histoire romaine</i> de Cassius Dion.....	219
Philippe TORRENS	Le lexique de l'étonnement chez Appien. Quelques remarques.....	233

Varia

Jean DUCAT	Du caractère « mixte » du régime spartiate	251
Michel WORONOFF	L'image de la défaite dans l' <i>Illiade</i>	271

N° 42

STRASBOURG

2017

KTÈMA

CIVILISATIONS DE L'ORIENT, DE LA GRÈCE ET DE ROME ANTIQUES

Revue annuelle

Fondateurs : Edmond FRÉZOULS †
Edmond LÉVY

Comité Directeur : Dominique BEYER, Bruno BLECKMANN, Jean-François BOMMELAER, Frédéric COLIN, Mireille CORBIER, Gérard FREYBURGER, Jean GASCOU, Jean-Georges HEINTZ, Michel HUMBERT, Anne JACQUEMIN, Stavros LAZARIS, Dominique LENFANT, Edmond LÉVY, Jean-Claude MARGUERON, Henriette PAVIS D'ESCURAC, Laurent PERNOT, Thierry PETIT, Gérard SIEBERT

Rédaction : Edmond LÉVY
Dominique BEYER et Gérard FREYBURGER

Maquette et mise en page : Ersie LERIA

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg
5 allée du Général Rouvillois – CS50008
FR-67083 STRASBOURG CEDEX
Tél : (33) 03 68 85 62 65
info.pus@unistra.fr
pus.unistra.fr

Ventes au numéro

En librairie ou en commande en ligne sur le site
du Comptoir des presses d'universités : www.lcdpu.fr

Abonnements

CID
cid@msh-paris.fr

Adresse postale :
18 rue Robert-Schuman
CS 90003
FR-94227 CHARENTON-LE-PONT CEDEX
Tél. : 01 53 48 56 30
Fax : 01 53 48 20 95

ISSN 0221-5896
ISBN 978-2-86820-963-4

Ultime défaite d'Athènes ou sa plus belle victoire ? Stratégies rhétoriques autour de la bataille d'Aigos-Potamoi dans le *Panathénaïque* d'Aelius Aristide

RÉSUMÉ-. Il peut sembler un peu étrange d'examiner la présentation de la défaite d'Aigos-Potamoi dans un éloge inconditionnel de l'excellence d'Athènes comme l'est le *Panathénaïque* d'Aelius Aristide. Toutefois, le récit qui entoure cet événement (§252-263) en dit long. Grâce à deux subterfuges rhétoriques successifs (glissement vers l'épisode des Trente et comparaison avec la victoire de Marathon), la bataille d'Aigos-Potamoi est escamotée comme défaite et transformée en victoire. Par ailleurs, cette défaite est à la fois anticipée et prolongée dans le discours. En amont, elle explique une particularité de la structure de l'éloge (le choix d'un angle de vue comparatif, qui interrompt soudain la narration); en aval, la défaite et la capitulation d'Athènes deviennent un événement de référence, chargé de fixer le comportement modèle à la fois dans la défaite et, paradoxalement, dans la victoire. Il convient de replacer le traitement de cet événement dans le contexte politique romain. À travers les grands combats livrés par Athènes, Aristide offre une réflexion sur les conflits, les alliances et les trêves et dans cette perspective, le « malheur » d'Athènes à Aigos-Potamoi inaugure une politique de *clementia*. Il signifie aussi que victoires et défaites désormais ne s'opposent plus nécessairement.

ABSTRACT-. It may seem somewhat odd to study the way by which the defeat of Aigos-Potamoi is described in a discourse which is an utter praise of the excellence of Athens as is the *Panathenaic Oration* of Aelius Aristides. Nevertheless, the account of this event (§ 252-263) is significant. Thanks to two successive rhetorical stratagems (move to the Thirty episode and comparison with Marathon), the battle of Aigos-Potamoi is concealed as a defeat and changed into victory. Besides, this defeat is both anticipated and extended through the oration. Upstream, it makes clear a special feature in the discourse's organisation (the reason why Aristides chooses a comparative point of view, which suddenly breaks the narrative); downstream, Athens' defeat and surrender becomes a reference event, which shows the perfect behaviour both in failure and – more paradoxically – in success. We must also take into account the Roman political context. Through the main battles fought by Athens, Aristides also considers more generally the meaning of conflicts, leagues and truces and, in this way, with Athens' main misfortune begins what looks like a policy of *clementia*. Finally, Aigos-Potamoi also means that now victories and defeats are not necessarily antithetical events.

Il peut sembler à première vue paradoxal d'examiner le traitement de la défaite d'Athènes à Aigos-Potamoi et de la capitulation de la cité – souvent qualifiées comme le « malheur » absolu – dans le *Panathénaïque* d'Aelius Aristide, qui se pose comme un éloge inconditionnel de l'excellence d'Athènes et qui, par ailleurs, connaît les règles de la rhétorique épideictique prescrivant d'occulter les heures noires de la cité¹. Toutefois, les oraisons funèbres classiques ainsi qu'Isocrate réservent,

(1) Les chercheurs contemporains ont déjà remarqué que, dans l'historiographie et notamment chez Thucydide, la défaite est rarement reconnue en tant que telle. Cf. P. PAYEN, « Problèmes de la défaite dans la cité grecque » dans P. PAYEN, *Les revers de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 2012, p. 246-262.

à leur façon, un traitement à l'événement. Lysias l'évoque pour faire la part des responsabilités et dégager ce que révèle cette défaite. Ce qui fut un « très grand malheur » (συμφορὰ μεγίστη) pour les Athéniens est dû soit à l'« incompetence d'un chef » (Conon), soit à la « décision des dieux », contre laquelle on ne peut rien (εἶτε ἡγεμόνος κακία εἶτε θεῶν διανοία). Cet événement toutefois a permis d'établir que le salut de la Grèce reposait sur la puissance de la seule Athènes. On peut aller jusqu'à occulter la défaite d'Aigos-Potamoi. Ainsi Socrate, dans le *Ménexène* (243d), passe de l'évocation des Arginuses à celle des dissensions intérieures de 404-403. À première lecture, on croira qu'il s'agit d'épargner à la mémoire d'Athènes un moment pénible, mais le propos est plus ingénieux : Athènes suit une trajectoire inéluctable qui l'amène à la pire des guerres, la guerre fratricide qu'est la *stasis* de 404-403. Ces exemples, auxquels on pourrait en ajouter plusieurs autres², légitiment qu'on examine de plus près la façon dont Aelius Aristide lui-même, fin connaisseur de la tradition rhétorique, envisage l'événement, au II^e siècle de notre ère, au moment de la Paix Romaine.

De fait, nous lisons un traitement subtil, qui engage des enjeux importants, dans le *Panathénaïque*, un long éloge de la cité que l'orateur prononça vraisemblablement sous le règne d'Antonin, dans la cité même, lors d'une fête des Panathénées. Ce discours, tributaire des oraisons funèbres, de l'historiographie classique et d'Isocrate, offre en vérité la seule histoire continue d'Athènes dont nous disposons, conduisant de la période mythique à celle de la domination macédonienne, tandis que, plus loin, dans la dernière partie du discours située hors du cadre chronologique, Aristide se situe dans le temps de Rome. Qui plus est, cette histoire est annoncée comme « l'examen des actions accomplies dans les guerres » (ὁ τῶν ἔργων τῶν ἐν τοῖς πολέμοις ἐξετασμός)³ et, dans cette perspective, la guerre du Péloponnèse et son issue occupent la place attendue, entre la Pentécontaétie et les conflits qui opposent les cités au IV^e siècle⁴.

L'histoire d'Athènes que déroule le *Panathénaïque* est avant tout une longue série de victoires, si nombreuses qu'Aristide éprouve le besoin « d'établir trois événements de référence (ὄροι), au cours desquels, à défaut de s'être surpassée, Athènes a du moins incontestablement surpassé les autres »⁵. Cette caractéristique est une donnée inscrite dans son histoire mythique : Poséidon a accordé à la cité de l'emporter « non seulement sur ses adversaires dans les combats navals, mais aussi sur ceux qui participaient aux mêmes combats qu'elle »⁶. Et quand il se trouve qu'Athènes connaît l'adversité ou traverse des malheurs (nulle part le *Panathénaïque* ne parle de défaite à son sujet), elle fait preuve d'un courage qui suscite une admiration unanime, fidèle en cela aux exhortations de Périclès⁷. Les revers et les échecs sont traduits en surcroît de valeur⁸.

(2) Voir M. NOUHAUD, *L'utilisation de l'histoire par les orateurs attiques*, Paris, 1982, p. 277-282 et 303-306. Cf. également E. LÉVY, *Athènes devant la défaite de 404. Histoire d'une crise idéologique*, Paris, 1976, p. 15-42, N. LORAU, *L'invention d'Athènes*, Paris, 1993 (2^e édition), p. 155-178, et l'article de C. BEARZOT dans le présent volume. Sur les événements, voir par ex. E. WILL, *Le monde grec et l'orient – tome I, Le V^e siècle (510-403)*, Paris, 1972, p. 389-392; D. KAGAN, *The Fall of the Athenian Empire*, Ithaca, New York, 1987, p. 376-412.

(3) *Panathénaïque*, 75. Nous suivons ici l'édition de C. A. BEHR, *Aristeides. 1. Panathenaic Oration and in Defence of Oratory*, Cambridge, Mass., Loeb Classical Library, 1973.

(4) *Panathénaïque*, 228-263.

(5) *Panathénaïque*, 347: τρεῖς δ' οὖν ὄροι ταύτη κείσθων, οἷς εἰ μὴ ἑαυτήν, ἀλλὰ τοὺς γε ἄλλους ἀναμφισβητήτως ὑπερβέβληκε. Ces événements de référence représentent différents types militaires de victoire : Marathon comme victoire d'infanterie, Salamine comme victoire navale, et Mantinée comme victoire obtenue grâce à la cavalerie.

(6) *Panathénaïque*, 42. Allusion aux alliés, et plus précisément à la coutume qui veut qu'à l'issue d'une bataille on attribue des prix aux hommes de la coalition qui se sont montrés les plus braves (cf. HÉRODOTE VIII, 12, à propos d'Eurybiade et de Thémistocle).

(7) THUCYDIDE II, 64, 3.

(8) Cf. le commentaire qui fait suite à l'évocation de la bataille des Arginuses : « En vérité, on constatera qu'Athènes a remporté les plus grandes victoires qui eurent jamais lieu et qu'elle supporta des malheurs d'une manière qui inciterait à admirer davantage son courage dans l'adversité que les exploits de ceux qui l'ont emporté. Aussi me vient-il à l'esprit de dire

Un tel traitement de l'histoire est assumé, voire revendiqué par Aristide, à travers plusieurs commentaires métadiscursifs qui, tout au long de l'œuvre, précisent et justifient son projet: il n'entend pas faire une œuvre d'histoire (συγγραφή), en consignait chaque événement dans le détail; il s'agit pour lui avant tout de n'omettre « aucune forme d'éloge » (μηδὲν εἶδος εὐφημίας)⁹. Le critère de vérité et d'exhaustivité est déplacé dans la sphère axiologique¹⁰. Ce sont avant tout les formes de supériorité d'Athènes qu'il convient de mettre en évidence. Dès lors, cette défaite si singulière d'Athènes (une défaite sans combats réels, dans laquelle la ruse et l'intelligence stratégique sont du côté de l'ennemi, une défaite, enfin, qui met un terme à l'hégémonie d'un peuple et l'atteint dans ses murs¹¹) révèle-t-elle une forme de supériorité exceptionnelle dans l'histoire du peuple athénien – si l'on met de côté le thème attendu du courage dans l'adversité¹²? À un événement exceptionnel est-il offert un traitement rhétorique exceptionnel?

À première lecture, la réponse est négative. On pourrait, écrit Aristide, « occulter le malheur », à la manière de Socrate dans le *Ménexène*. Mais les choses – en termes de construction rhétorique et idéologique – ne sont pas si simples et les stratégies de discours déployées – en amont comme en aval – dans le *Panathénaïque* autour de la défaite d'Athènes de 405 méritent d'être percées et analysées plus avant. En vérité, cette défaite fait l'objet d'un traitement susceptible d'éclairer diverses pratiques de la rhétorique épideictique, et de mieux comprendre les tours et les détours du *Panathénaïque*.

LA DÉFAITE D'ATHÈNES À AIGOS-POTAMOI: UNE PRÉSENCE EN ABSENCE ?

L'évocation de la bataille d'Aigos-Potamoi fait suite à celle des Arginuses. En voici le texte:

La cité fut abusée par le combat naval à l'Hellespont et fut privée de sa flotte et de ses remparts; après cela elle connut des dissensions intérieures, et alors que les Lacédémoniens ne connaissaient aucune mesure dans leurs actes, grâce à un seul homme¹³, elle les priva de l'empire de la mer et se plaça elle-même à la tête des affaires de la Grèce, comme si elle se présentait tout juste sortie des Guerres Médiques.

Ἡ δὲ πόλις κλαπέισα τῇ ναυμαχίᾳ τῇ καθ' Ἑλλησποντον, καὶ στερηθεῖσα τῶν νεῶν καὶ τῶν τειχῶν, καὶ μετὰ τοῦτο ἐν αὐτῇ στάσει χρησαμένη, καὶ Λακεδαιμονίων οὐδὲν μέτριον ποιούντων, ἐκείνους

aussi que, bien qu'elle s'impose par ses succès, elle ne s'est pas moins distinguée dans les revers de fortune qu'elle a connus, puisque personne n'a supporté ses malheurs comme elle l'a fait.» (*Panathénaïque*, 244).

(9) *Panathénaïque*, 297 et 230.

(10) Cf. E. OUDOT, « Le *Panathénaïque* d'Aelius Aristide: les voies et les enjeux d'une nouvelle histoire d'Athènes » in L. PERNOT, G. ABBAMONTE et M. LAMAGNA (éd.) avec l'assistance de M. C. Alvino, *Aristide écrivain*, Turnhout, Brepols, 2016, p. 23-58.

(11) Sur la bataille, cf. essentiellement XÉNOPHON, *Helléniques*, II, 2, 22-30; DIODORE DE SICILE, XIII, 105-106; PLUTARQUE, *Lysandre*, 10-11; *Alcibiade*, 36-37. Pausanias précise que ce combat n'eut pas lieu « à la régulière », οὐ μετὰ τοῦ δικαίου (X, 9, 11).

(12) Cf. ce que préconise MÉNANDRE LE RHÉTEUR, I, livre III (Πῶς δεῖ ἀπὸ ἐπιτηδεύσεων τὰς πόλεις ἐγκωμιάζειν), 364.21-22: toute guerre se solde par une victoire ou une défaite; il faut dès lors montrer que la cité a supporté la défaite « avec force » (ἐρρωμένως), et la victoire « de façon humaine » (ἀνθρωπίνως), éd. D. A. RUSSELL, N. G. WILSON, *Menander Rhetor. A Commentary*, Oxford, 1981.

(13) Il s'agit de Conon. Cf. *Panathénaïque*, 243, à la fin du récit de la bataille des Arginuses: « Le plus important de tout est qu'ils sauvèrent de la mort l'homme qui suffit plus tard, à lui seul, à abattre la puissance des Lacédémoniens ». Voir également Aristide, *En l'honneur de Rome*, 49. Sur Conon, cf. S. GOTTELAND, « L'invention d'un héros paradigmatique: la figure de Conon chez les orateurs attiques » dans S. DUBEL, S. GOTTELAND et E. OUDOT, *Éclats de littérature grecque d'Homère à Pascal Quignard – Mélanges offerts à Suzanne Said*, Paris, 2012, p. 63-87.

μὲν δι' ἑνὸς ἀνδρὸς ἀφείλετο τῆς θαλάττης τὴν ἀρχὴν, αὐτὴ δ' ἐπέστη τοῖς Ἑλληνικοῖς ὥσπερ ἄρτι παριοῦσα ἀπὸ τῶν Μηδικῶν¹⁴.

L'évocation, on le constate, est très rapide: le terme de défaite n'apparaît pas et il n'est pas non plus question de destruction de la flotte¹⁵ ni de prise de vaisseaux¹⁶. La cité a été victime des Lacédémoniens, et non de la ruse du seul Lysandre¹⁷, contrairement à ce que rapporte Xénophon¹⁸. Il est plus profitable pour Aristide d'évoquer ici l'ensemble des Lacédémoniens. En revanche, du côté athénien, le récit se focalise sur la personne de Conon et met en valeur l'homme providentiel, qui seul prend en main le destin de la cité¹⁹. Par ailleurs, cette défaite et la capitulation d'Athènes qui a suivi (signalée par la perte de sa flotte et de ses remparts) sont présentées comme sans conséquence: la phrase se poursuit simplement par καὶ μετὰ τοῦτο, dans un texte qui, par ailleurs, s'attarde souvent sur les ondes de choc créées par un événement. Ainsi, pour annuler la défaite d'Aigos-Potamoi, Aristide propose un abrégé de l'histoire d'Athènes où les principaux événements s'enchaînent rapidement entre 404 et 394 – date de la bataille de Cnide dont Conon, un des stratèges d'Aigos-Potamoi, est précisément l'artisan.

Toutefois, dans sa rapidité, ce texte dit beaucoup: il annule quelque quatre-vingt-cinq années de l'histoire d'Athènes (de la bataille de Platées à celle de Cnide); il réduit les divers conflits entre les cités à une revanche d'Athènes sur Sparte et enfin, il rappelle que la seule vraie confrontation qui soit est celle qui oppose τὰ Ἑλληνικά et τὰ Μηδικά.

Le poids du récit qui suit immédiatement se concentre sur l'épisode de la prise de pouvoir par les Trente, qualifié de « difficultés intérieures » (αἱ οἴκοι δυσκολίαι); ce stratagème qui consiste à superposer à la défaite un autre événement, proche dans le temps et qui connaît une issue heureuse, n'est pas nouveau dans la rhétorique. Mais le propos d'Aristide mérite qu'on s'y arrête un instant.

La reconquête menée par Thrasybule et les démocrates aboutit à la réconciliation du peuple athénien, à l'instant même où les combats commencent:

« Le peuple, déjà réuni, entra presque en pourparlers au moment même où il en venait aux mains, comme si les deux partis allaient faire la guerre l'un pour l'autre, et non chacun pour son propre compte. »

Ὁ δῆμος ἤδη συνειλεγμένοι ἅμα τ' εἰς χεῖρας παρήσαν καὶ σχεδὸν εἰς λόγους, ὥσπερ ὑπὲρ ἀλλήλων, οὐχ ὑπὲρ αὐτῶν πολεμήσοντες ἐκάτεροι²⁰.

La défaite contre les Lacédémoniens dans l'Hellespont est résorbée dans le récit d'une réconciliation intérieure destinée à servir de modèle:

(14) *Panathénaïque*, 252.

(15) *Contra* PAUSANIAS, III, 11, 5 (καταλυθέντος... ναυτικοῦ).

(16) Cf. XÉNOPHON, *Helléniques*, II, 1, 28-30; ici Aristide fait allusion à la reddition de la flotte (XÉNOPHON, *Helléniques*, II, 2, 20).

(17) Nous en avons la confirmation au §277. Par ailleurs, selon Pausanias (X, 9, 11), les Athéniens voient dans le thème de la trahison (d'Adeimantos) un moyen de se disculper. Voir l'analyse d'E. LÉVY, *Athènes devant la défaite de 404...*, p. 36-39.

(18) *Helléniques*, II, 1, 22-24.

(19) Cf. *Panathénaïque*, 280-281: « En vérité, nul ne pourrait désigner un seul Lacédémonien qui se rendit maître d'Athènes, puisque, à la vérité, ils ne le firent même pas collectivement sans être aidés. En revanche, un seul Athénien priva les Lacédémoniens de leur empire maritime, le même homme qui, à lui seul, avait été stratège en même temps au service du Roi et de la cité, ou plutôt au service des Grecs. Car sans tromper aucunement l'homme qui lui avait fait confiance, il fortifia Athènes et apporta la liberté aux Grecs, en triomphant des Lacédémoniens île par île et cité par cité. La cité a donc gagné son empire maritime à partir des victoires qu'elle a remportées sur les Barbares, ses ennemis naturels; les Lacédémoniens ont acquis le leur à partir des revers de fortune qu'Athènes a connus. »

(20) *Panathénaïque*, 255.

« C'est ainsi qu'Athènes a réglé ses difficultés internes d'une manière telle que le monde entier eut une définition de la modération et que personne, même par la suite, ne put découvrir un meilleur arrangement que celui que ces gens-là avaient conclu. »

Τὰς οἴκοι δυσκολίας οὕτω διέθετο ὥσθ' ὄρον εἶναι σωφροσύνης πᾶσιν ἀνθρώποις καὶ μηδένα μηδ' ὕστερον ἐξευρεῖν ἔχειν βέλτιον τῶν ὑπ' ἐκείνων γενομένων μηδέν.²¹

Mais la présentation ne s'arrête pas là. Jouant de la présence à Athènes d'une garnison lacédémonienne, Aristide peut écrire que les démocrates autour de Thrasybule « affrontèrent le danger à la fois contre la domination des Lacédémoniens qui s'exerçait sur terre et sur mer et contre ceux qui étaient dans la cité même » (ὁμοῦ πρὸς τε τὴν Λακεδαιμονίων ἀρχὴν γῆς καὶ θαλάττης οὖσαν καὶ πρὸς τοὺς ἐν αὐτῇ τῇ πόλει κινδυνεύειν ὑπέστησαν)²². Dès lors, c'est une double victoire qui se célèbre ici : les mêmes (les démocrates, et par une forme de synecdoque, les Athéniens), « qui ont dominé leurs ennemis extérieurs par leur courage, ont vaincu leurs concitoyens par leur clémence » (κρατήσαντες δὲ εὐψυχία τοὺς ἐχθρούς, ἐπιεικεία τοὺς οἰκείους ἐνίκησαν)²³. Les Lacédémoniens, soutiens des oligarques à Athènes, se superposent aux Lacédémoniens d'Aigospotamoï. Ainsi, dans la victoire des démocrates, il y a une victoire contre les Lacédémoniens qui dominant le monde grec.

Le bénéfice n'est pas mince. L'épisode de la guerre civile n'est plus inintelligible : il est à la fois une guerre contre des ennemis extérieurs et une manifestation de cohésion civique. Et les « événements de l'Hellespont », de leur côté, ne peuvent plus être interprétés comme une défaite d'Athènes.

Mais le propos d'Aristide va plus loin encore. Toujours désireux d'établir des systèmes d'évaluation par comparaison, destinés à fixer une échelle des événements modélisants, il n'hésite pas à rapporter cette double victoire des démocrates à la bataille de Marathon, qui fait figure d'événement de référence dans le discours²⁴. La victoire des démocrates en 403 est plus glorieuse que la victoire de Marathon et ce, sur la foi de deux critères. Les Athéniens pouvaient, en 490, compter sur une cité florissante (εὐθenoῦσης τῆς πόλεως) et leurs adversaires étaient des « étrangers et des barbares » (ξένους καὶ βαρβάρους) ; les démocrates, eux, sont vainqueurs, « alors que la cité est dans une tout autre situation » (ἐτέρως πεπραγίας), et ils l'emportèrent « sur les Lacédémoniens, qui exerçaient leur empire sur les Grecs, et sur leur compatriotes qui occupaient la ville » (Λακεδαιμονίους τῶν Ἑλλήνων ἄρχοντας καὶ τοὺς ἐκ τοῦ ἄστεος αὐτῶν ἐκράτησαν)²⁵.

(21) *Panathénaïque*, 253.

(22) *Panathénaïque*, 254.

(23) *Panathénaïque*, 257.

(24) Cf. *Panathénaïque*, 347 cité *supra* note 5 et *Panathénaïque*, 111 : « Même si l'expression est particulièrement hardie, cette bataille fut, pourrait-on dire, la métropole et le point de départ de ce qui arriva par la suite aux Grecs. Elle avait été, en effet, initiée avant les autres pour servir de socle ou de modèle, non seulement pour les combats guerriers, mais aussi pour tous les modes de vie et de pensée et, si l'on veut résumer, pour la semence de la Grèce. »

(25) *Panathénaïque*, 256 : « Voici ce que je veux encore dire sur ces héros : ils ont, en audace, dépassé non seulement les Lacédémoniens, mais aussi, parmi leurs ancêtres, presque les héros de Marathon. Car, même si ces derniers étaient bien inférieurs à leurs adversaires, au moins eurent-ils confiance parce qu'ils formaient un corps organisé, tandis que les seconds, qui étaient à peine plus nombreux au total que les tyrans contre lesquels ils combattaient, réussirent à s'emparer de Phylé. Et les premiers dominèrent des étrangers et des Barbares, à une époque où Athènes était florissante, tandis que les seconds l'emportèrent quand la cité était dans une tout autre situation, et, qui plus est, ils l'emportèrent sur les Lacédémoniens, qui commandaient les Grecs, et sur les hommes qui occupaient leur citadelle. » (Βούλομαι δὲ τοσοῦτον ἔτι ὑπὲρ τῶν ἀνδρῶν ἐκείνων εἰπεῖν, ὅτι τῇ μὲν τόλμῃ παρήλθον οὐ μόνον Λακεδαιμονίους, ἀλλὰ καὶ τοὺς Μαραθῶνι σχεδὸν τῶν προγόνων. Οἱ μὲν γὰρ, εἰ καὶ πολὺ τῶν ἐναντίων ἦττους, ἀλλ' οὖν ἐν πλήθει συντάγματος ὄντες ἐθάρρησαν, οἱ δ' ὀλίγῳ πλείους ὄντες οἱ σύμπαντες ἢ πρὸς ὄσους τοὺς τυράννους ἠγωνίζοντο Φυλὴν κατέλαβον. Καὶ οἱ μὲν εὐθenoῦσης τῆς πόλεως ξένους καὶ βαρβάρους, οἱ δ' ἐτέρως πεπραγίας Λακεδαιμονίους τῶν Ἑλλήνων ἄρχοντας καὶ τοὺς ἐκ τοῦ ἄστεος αὐτῶν ἐκράτησαν). Cf. E. ΟΥΔΟΤ, « Athènes divisée et réconciliée : le point de vue des orateurs de la Seconde Sophistique sur les événements

Ainsi, le récit solidarise la défaite extérieure d'Aigos-Potamoi à l'évocation de la guerre civile, qui, à son tour, est présentée comme une guerre, qui se solde par une victoire plus éclatante que Marathon²⁶. C'est au point qu'Aristide aurait pu passer sous silence tout ce qui relève du malheur « au cours de la guerre » – c'est-à-dire les déchirements entre citoyens, certes, mais aussi la défaite de l'Hellespont²⁷. On le voit, la défaite d'Aigos-Potamoi est un événement d'une grande plasticité : il est escamoté comme défaite, présenté comme la conséquence d'un piège ou d'une duperie si l'on en croit le verbe κλέπτεισθαι, et il est transformé en victoire, grâce à deux subterfuges rhétoriques successifs.

Effacer Aigos-Potamoi derrière la restauration démocratique et la réconciliation civique est un artifice que connaissent les textes classiques. Le *Panathénaïque* d'Aristide présente toutefois une véritable singularité. Cette défaite qui ne dit pas son nom est à la fois anticipée et prolongée dans le discours. Le silence qui l'entoure au paragraphe 252 a, en réalité, de fortes résonances, en amont et en aval.

En amont dans le Panathénaïque (228-251)

En réalité, analyser le traitement de la défaite d'Athènes en 404 permet de mieux comprendre une singularité déroutante dans la structure du discours. Le récit de la guerre du Péloponnèse occupe les paragraphes 228 à 263, mais à partir du paragraphe 238 (après qu'Athènes est parvenue à surmonter la « grande épreuve » de l'expédition de Sicile²⁸ et que, malgré les troubles intérieurs de 411, elle a été capable de « jalonner l'Hellespont de trophées »²⁹), Aristide suspend la trame narrative et choisit brusquement l'angle de la comparaison : bien que les Lacédémoniens ne méritent pas une telle faveur, il a, dit-il, « atteint cette partie du discours où il s'agit de comparer ces cités »³⁰, feignant de céder à une nécessité rhétorique interne et d'accepter les critiques de ses auditeurs, qui ne manqueront de trouver indigne pour Athènes d'être comparée à Sparte. À l'évidence, l'approche de la défaite athénienne à Aigos-Potamoi est à l'origine d'un changement dans la structure de l'éloge.

L'éloge trouve là un bénéfice notable. Aristide peut ainsi « faire porter le débat sur la valeur des cités et non pas seulement sur le résultat de la guerre ». Il pourra introduire des angles de vue « qui n'auraient pas eu leur place dans un récit des opérations militaires »³¹.

Il est tout d'abord question des relations d'Athènes avec la fortune, à laquelle elle sait résister quand cette dernière se montre contraire³². On apprend, par exemple, que la cité est victorieuse aux Arginusés, « bien que la fortune lui fût, désormais, devenue étrangère »³³. Dès lors, sa supériorité est d'une double nature : « les victoires qu'elle remporte sont doubles, écrit Aristide ; elle domine

de 404-403 » dans S. FRANCHET-d'ESPÈREY, V. FROMENTIN, S. GOTTELAND et J.-M. RODDAZ (éd.), *Fondements et crises du pouvoir*, Bordeaux, 2003, p. 253-270.

(26) On peut rapprocher cette présentation du propos de Xénophon, mais ce dernier ne superpose pas les événements pour grandir la victoire des démocrates ; il rappelle que Sparte fait valoir le rôle passé d'Athènes contre les Perses pour dissuader les Corinthiens et les Thébains d'anéantir la ville d'Athènes (*Helléniques*, II, 2, 19-20).

(27) *Panathénaïque*, 257 : « Grâce à ces deux qualités – le courage dans les combats et les décisions adéquates après l'action –, ils rentrèrent en possession de leur cité si bien que, si on voulait ne pas tout raconter, on pourrait occulter le malheur survenu au cours de cette guerre. » (καὶ τῆ παρὰ τοὺς ἀγῶνας ἀνδρεία καὶ τῶ μετὰ τὰς πράξεις ἃ δεῖ βουλευσασθαι, οὕτως ἀνεκτήσαντο τὴν πόλιν ὥστ' εἴ τις βούλοιο μὴ πάντα διηγείσθαι, ἐνεῖναι κλέψαι τὴν συμβᾶσαν ἐπὶ τοῦ πολέμου συμφοράν).

(28) *Panathénaïque*, 234.

(29) *Panathénaïque*, 236.

(30) *Panathénaïque*, 239.

(31) Nous reprenons ici les termes de L. PERNOT, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, 1993, p. 527.

(32) *Panathénaïque*, 246.

(33) *Panathénaïque*, 242.

les cités autant par ses succès que par ses infortunes » (ἀμφοτέρας τὰς νίκας [...] φέρεται καὶ νικᾷ τὰς πόλεις ὁμοίως οἷς τε κατώρθωσεν καὶ ἐν οἷς ἀπέτυχεν)³⁴. Le texte envisage ensuite les rapports de forces : Athènes a su vaincre seule de nombreux ennemis réunis, quand nul n'a jamais pu la vaincre sans de nombreux alliés, « ni ne s'est jamais essayé à attaquer ses forces réunies »³⁵. En troisième lieu, Aristide revient sur la définition des termes. Personne ne s'est véritablement « rendu maître d'Athènes, car personne n'a fait fléchir sa résolution » (αὐτῆς μὲν οὐδεὶς ἐκράτησεν – οὐδεὶς γὰρ αὐτῆς τὴν γνώμην παρεστήσατο) et « tous les revers du sort qu'elle a connus furent d'ordre militaire » (ἀλλὰ στρατιᾶς γέγονε πάντα τὰ τοιαῦτα ἀτυχήματα); elle, en revanche, « en même temps que leurs actions, a soumis les résolutions de ses adversaires » (αὐτὴ δὲ τὰς γνώμας τῶν ἐναντίων ἅμα τοῖς ἔργοις δεδούλωται)³⁶. Ainsi, pour Athènes, la victoire est celle de la γνώμη, la défaite un simple ἀτύχημα. Un dernier élément enfin, qui relève de l'opposition par anticipation. Grâce à cet artifice, qui permet de s'affranchir de la chronologie, Aristide peut évoquer la défaite des Lacédémoniens à Leuctres en 371 *avant* les événements d'Aigos-Potamoi :

Lorsque les Lacédémoniens échouèrent à Leuctres, ils ne s'en relevèrent pas et ce qui leur arriva ressemble à la fin d'une vie humaine. [...] Pourtant, point important à souligner, Athènes les défendit, pour éviter qu'ils ne fussent définitivement détruits comme sous le choc d'un ouragan ou d'un tourbillon.

Λακεδαιμόνιοι μὲν γὰρ ἐν Λεύκτροις ἀτυχήσαντες οὐκ ἀνήνεγκαν, ἀλλ' ὥσπερ ἀνδρὸς τελευτῆ κάκεινοις συνέβη [...] Καίτοι τὸ μέγιστόν γε αὐτοῖς ἢ πόλις ἤρκεσε, τὸ μὴ ὥσπερ καταγιγῶς ἢ στροβίλου τινὸς ἐμβολῆ καθάπαξ ἀναρπασθῆναι.³⁷

L'ensemble de ce dispositif, qui rompt la trame narrative, constitue une véritable préparation rhétorique à la défaite d'Athènes. Il permet à Aristide d'aborder des points névralgiques : qu'est-ce qu'une défaite pour Athènes ? Qui est en mesure de la vaincre ? Comment peut-on le faire ? Quelle est la bonne attitude face à un ennemi vaincu ?

En aval dans le Panathénaïque (264-301)

Paradoxalement, alors que le récit en a fait l'économie, la défaite et la capitulation d'Athènes deviennent l'événement de référence qui va, en matière de comportement, faire le départ entre Athènes et Sparte dans la plupart des événements du IV^e siècle.

Il n'a pas été question de défaite d'Athènes et pourtant Aristide entreprend le récit d'une manière de revanche. Peu importe que l'absence de flotte et de remparts rende le moment inopportun (ἀκαιρία) :

« Comme si les Athéniens devaient être les opposants des Lacédémoniens partout où ces derniers faisaient des mouvements de troupes, ils jetèrent leur cité au cœur des dangers de la guerre, dépassant les souvenirs mêmes de leurs malheurs³⁸, ils marchèrent vers Haliarte pour faire face à Lysandre et Pausanias et délivrèrent la Béotie. »

Ὡσπερ οὗ Λακεδαιμόνιοι κινουῦνται, ἐνταῦθα σφᾶς δέον εἶναι τοὺς ἀπαντῶντας, παραβάλλοντες μέσσην τοῖς τοῦ πολέμου κινδύνοις τὴν πόλιν, παρ' αὐτὰ τὰ τῶν συμφορῶν ὑπομνήματα, ἐξελθόντες εἰς Ἄλιαρτον ἐναντία Λυσάνδρῳ καὶ Πausανίᾳ τὴν Βοιωτίαν ἐξείλοντο³⁹.

(34) *Panathénaïque*, 247.

(35) *Panathénaïque*, 248. Cf. Thucydide II, 39, 3.

(36) *Panathénaïque*, 249.

(37) *Panathénaïque*, 250-251.

(38) L'argument est exploité de façon différente par DÉMOSTHÈNE, *Sur la couronne*, 68 : ce sont les ὑπομνήματα de la valeur de leurs ancêtres qui rappellent aux Athéniens leur devoir de courage et d'assistance.

(39) *Panathénaïque*, 267. Ils mènent par là une guerre que les scholies ont qualifiée d' ἄτοπος en ce qu'elle suppose une alliance avec les Thébains, les « ennemis les plus âpres » des Athéniens.

Mais l'esprit de revanche ne caractérise pas les Athéniens. Tant s'en faut. Aigos-Potamoi permet au contraire de mettre en relief la magnanimité d'Athènes, en fixant un anti-modèle de comportement. Ainsi, il est d'autant plus scandaleux que les Lacédémoniens aient, en 405, assassiné les Athéniens « qu'ils avaient capturés, après les avoir piégés par le combat naval » (οὐς ἔλαβον τῆ ναυμαχία κλαπέντας Ἀθηναίων), qu'ils avaient « chez eux l'exemple de la façon dont Athènes se comportait envers les malheureux (καὶ ταῦτα ὑπάρχοντος αὐτοῖς τοῦ παραδείγματος οἴκοθεν, οἷα περὶ τοὺς δυστυχήσαντας ἢ πόλις ἐστίν). Cet exemple qui aurait dû les instruire est la façon dont Athènes, après Sphactérie, « renvoya les Lacédémoniens qu'elle avait faits prisonniers, sans leur faire aucun mal, au moment où elle fit la paix, comme si la victoire de sa valeur lui suffisait » (Ἡ μὲν τοίνυν πόλις οὐς εἶλε Λακεδαιμονίων οὐδὲν κακὸν ποιήσασα ἀπέπεμψε μετ' εἰρήνης, ὥσπερ ἀρκοῦν ἀρετῇ νενικηκέναι)»⁴⁰. Par ailleurs, au traitement des prisonniers athéniens s'ajoute la destruction des murs de la cité « et ce, précise Aristide, alors qu'Athènes, dans le passé, après avoir vaincu la totalité des Péloponnésiens et recouvré l'Eubée, n'était pas allée plus loin et avait même restitué de son plein gré ses prises de guerre.»⁴¹

En vérité, l'histoire ultérieure d'Athènes sert de révélateur, au sens photographique, aux malheurs de 405-404, qui étaient présentés en négatif. Et, notamment, c'est au moment de Leuctres que l'on comprend le sens des événements d'Aigos-Potamoi.

Bien qu'elle soit pressée par Thèbes et le Péloponnèse tout entier, Athènes refuse de diriger les autres Grecs dans la destruction de Sparte. Son attitude, explique Aristide, est dictée par les souvenirs d'Aigos-Potamoi : aux paroles du héraut dépêché par les Thébains, les Athéniens « se mirent à pleurer comme s'ils avaient appris un malheur personnel » (οὕτως ἐδάκρυσαν ὥσπερ οἰκείαν τινὰ συμφορὰν ἀκούσαντες).

« Ils prirent le parti des Lacédémoniens isolés plutôt que de recevoir l'alliance que leur proposaient volontairement les Péloponnésiens et l'amitié que leur offraient les vainqueurs : loin de se rappeler ce qu'eux-mêmes avaient subi, ils estimaient qu'il était de leur devoir d'éviter aux Lacédémoniens les épreuves qu'ils allaient subir si on les laissait dans l'indifférence ».

τὴν δὲ Λακεδαιμονίων ἐρημίαν ἀντὶ τῆς Πελοποννησίων ἐκουσίου συμμαχίας καὶ τῆς φιλίας τῶν κεκρατηκότων εἶλοντο, οὐχ ὧν ἐπεπόνθησαν αὐτοὶ μνημονεύσαντες, ἀλλ' ἃ πείσονται Λακεδαιμόνιοι περιοφθέντες αὐτῶν εἶναι λῦσαι νομίσαντες⁴².

À la suite de cet « anti Aigos-Potamoi », les Athéniens deviennent les sauveurs des Lacédémoniens (qu'ils « accueillirent », dit Aristide, « sur un pied d'égalité », ἐπὶ τοῖς ἴσοις ἐδέξαντο⁴³) et mettent un terme à la progression de la puissance thébaine. Il n'en faut pas plus pour qu'ils « soient à nouveau le point de mire de tous et que leur cité devienne le siège de l'alliance tout entière » (ἐξ ὧν οὕτως ὑπὸ πάντων ἐωρῶντο ὥστε καταστῆναι τὴν πόλιν συνέδριον τῆς συμμαχίας ἀπάσης)⁴⁴.

On peut ainsi parler, nous semble-t-il, d'une présence en absence de la défaite d'Athènes dans le *Panathénaïque*. Le récit des faits est escamoté, mais cette présentation fonctionne comme une

(40) *Panathénaïque*, 277. Aristide passe sous silence le témoignage de Xénophon, où le sort des prisonniers athéniens est justifié par les alliés de Lysandre, « par les crimes qu'ils avaient déjà commis et ceux qu'ils s'approprièrent à commettre », à savoir couper la main droite des prisonniers, s'ils étaient vainqueurs (*Helléniques*, II, 1, 31-32).

(41) *Panathénaïque*, 278 : « De surcroît, les Lacédémoniens ne s'estimèrent nullement satisfaits, mais allèrent jusqu'à détruire les remparts de la cité, alors qu'Athènes, dans le passé, après avoir vaincu la totalité des Péloponnésiens et recouvré l'Eubée, n'était pas allée plus loin et avait même restitué de son plein gré ses prises de guerre » (ἔτι δ' οἱ μὲν οὐδὲν ἀποχρῶν ἠγήσαντο, ἀλλ' ἄχρι τῆς τῶν τευχῶν ἤλθον καθαιρέσεως, ἢ πόλις δ' ἅπαντας Πελοποννησίους κατὰ τοὺς ἄνω χρόνους νενικηκυῖα, ὡς ἐκομίσαστο τὴν Εὐβοίαν, οὐ προήλθε περαιτέρω, ἀλλὰ καὶ ἃ τῷ πολέμῳ προεἰλήφει, καὶ ταῦτ' ἀπέδωκεν ἐκούσα.) Aristide a déjà évoqué ces restitutions au § 225. Il suit ici le récit de Thucydide (I, 114-115).

(42) *Panathénaïque*, 300. Aristide se garde bien de rappeler que les Lacédémoniens avaient eux aussi refusé la destruction d'Athènes, en souvenir du grand service qu'elle avait rendu à la Grèce (*Helléniques*, II, 2, 20).

(43) *Panathénaïque*, 301.

(44) *Ibid.*

virtualité qui a un impact à la fois sur la structure du discours et sur la représentation idéologique d'Athènes en conflit.

Quel sens donner à cette présentation et cette utilisation des événements d'Aigos-Potamoi ? C'est la dernière question pour laquelle nous voudrions brièvement suggérer quelques hypothèses de réponse.

À l'échelle de la *Panathénaïque*, l'exploitation de la défaite d'Athènes fait partie des éléments qu'Aristide traite d'une manière personnelle et qui éclairent le sens de son éloge. Elle relève d'un stratagème général par lequel l'orateur transforme une histoire événementielle en une histoire moralisée. Aigos-Potamoi représente l'événement par excellence – plus que l'expédition de Sicile, dont Athènes se relève rapidement et dont le récit n'établit pas des schémas de comportements opposés⁴⁵, et plus que la défaite de Chéronée, qui n'appartient plus à l'histoire de la cité, mais à l'histoire de la Grèce⁴⁶ –, et cette défaite va donner une preuve supplémentaire tout à la fois du courage (ἀνδρεία, ἀρετή) et de la modération (σωφροσύνη) qui représentent les deux champs complémentaires de qualités entre lesquels se distribuent toutes les actions des Athéniens.

Par ailleurs, la présentation d'un combat qui se déroule sur deux fronts simultanés (les démocrates, à l'intérieur, contre les « gens de la ville » ; à l'extérieur, contre les Lacédémoniens, vainqueurs d'Aigos-Potamoi) reproduit, à l'échelle d'un événement unique, le schéma général des guerres que mène Athènes dans la *Panathénaïque* : guerres « intérieures » contre d'autres Grecs, guerres « extérieures » contre les Perses. Ce parallélisme met au jour une structure du récit, récurrente à différents niveaux, qui révèle le projet d'Aristide de construire avant tout une histoire logique.

Le *Panathénaïque*, il convient de ne pas l'oublier, est rédigé dans le contexte romain. Cet éloge d'Athènes est aussi – et même avant tout – l'éloge de la ville contemporaine (une Athènes caractérisée par ses temples, ses œuvres d'art, ses bibliothèques...) et c'est à cette Athènes romaine que doit aboutir l'histoire que recompose Aristide. Il s'agit, sans nul doute, de retracer un passé athénien qui ait un sens dans l'empire romain et qui soit acceptable par Rome. C'est dans cette perspective, nous semble-t-il, que les grands combats d'Athènes recèlent aussi une réflexion d'Aristide sur les conflits, les alliances et les trêves.

À ce titre, une des propriétés d'Athènes est d'inventer des formes de guerre et des formes de paix que le monde, à en croire l'orateur, ne connaissait pas encore. En effet, au moment où il évoque les campagnes de représailles contre les Perses qu'Athènes a menées dans l'Égée au lendemain de la fondation de la Ligue de Délos⁴⁷, Aristide explique qu'il existe deux modes traditionnels de guerre – la guerre offensive et la guerre défensive –. À ces deux modes de conflits, Athènes a ajouté un troisième type, « une contre-attaque contre les précédents agresseurs, où l'on a la liberté de ceux qui ont l'initiative et la légitimité de ceux qui se défendent » (τὸ τοῖς προτέροις ἐπιβουλεύσασιν ἀντεπελθεῖν αὐτούς, ἐλευθερία μὲν τῆ τῶν ἀρχόντων, δικαιοσύνη δὲ τῆ τῶν

(45) *Panathénaïque*, 231-235 (cf. la fin du récit : « Il n'était personne qui, examinant la situation de l'extérieur, ne s'attendit à voir la cité désormais livrée au pillage, pressée qu'elle était ainsi par une guerre que lui menaient ensemble Barbares et Grecs. Mais les Athéniens renversèrent la situation, comme si c'était dans leur intérêt et non contre eux que tout cela se produisait », [οἱ δ' οὐτω μετέστησαν τὰ πράγματα ὥσπερ ἀπάντων τούτων ὑπὲρ αὐτῶν, ἀλλ' οὐ κατ' αὐτῶν γιγνομένων]).

(46) *Panathénaïque*, 316 : « Lorsque le pouvoir de la cité déclina, rien ne pouvait faire obstacle à Philippe ; il apparut clairement que les victoires d'Athènes étaient les victoires des Grecs et que les revers d'Athènes étaient les revers de tous. Car ils ne renoncèrent pas à l'hégémonie au profit de Philippe avant que la cité eût accepté la paix. » (Ἐπει δ' ἔκλινε τὰ πράγματα, οὐδὲν ἦν ἐμποδῶν Φιλίππῳ, ἀλλ' ἐδείχθη σαφῶς ὅτι καὶ αἱ νίκαι τῆς πόλεως τῶν Ἑλλήνων εἰσι νίκαι καὶ τὰ τῆς πόλεως ἐναντιώματα τῶν Ἑλλήνων ἀπάντων ἐστίν. Οὐ γὰρ πρότερον τῆς ἡγεμονίας ἀπέστησαν Φιλίππῳ πρὶν ἢ πόλις τῆν εἰρήνην παρεδέξατο).

(47) *Panathénaïque*, 193-197.

ἀμυνομένων)⁴⁸. Aujourd'hui, estiment les Athéniens, « l'initiative a gagné le statut d'acte juste » (ἡ ἀρχὴ περιέστηκεν εἰς δικαίου τάξιν)⁴⁹ – et ils exposent à cette occasion un argumentaire qui n'est pas sans évoquer la théorie romaine du *bellum iustum*⁵⁰. C'est l'action parfaite, ajoute Aristide, pour que tous connaissent « une tranquillité parfaite et sans mélange » (ἀρίστη καὶ καθαρὰ ἡσυχία), une tranquillité qui rappelle « la sécurité commune et manifeste, totale pour tous » donnée par Rome « à la terre et à ses habitants »⁵¹. Ce nouveau type de guerre mené par Athènes vise un but proche de l'ordre politique et social célébré par le discours *En l'honneur de Rome*⁵².

Or, à sa façon, la défaite d'Aigos-Potamoi inaugure elle aussi un nouveau type de guerre, qui est à l'opposé de ce qui est décrit à propos des guerres médiques. Ce qui désormais signe la supériorité d'Athènes est, dans la typologie des conflits que dresse Aristide, la guerre par laquelle la cité porte secours, parmi les peuples qui sollicitent son aide, à ceux qui lui ont fait du tort et à qui elle peut reprocher leur conduite passée⁵³ :

« Eh bien, j'affirme, que cette forme de guerre seule donne la preuve que toutes les actions des Grecs prises dans leur ensemble lui sont inférieures. Car les peuples qu'Athènes a sauvés, qui avaient agi de façon insensée contre elle, sont plus nombreux que ceux pour lesquels elle avait gardé en mémoire plutôt de la gratitude pour les services qu'ils lui avaient rendus. »

Φημί τοίνυν ἐγὼ τοῦτ' ἄλλο μόνον τὸ σχῆμα τοῦ πολέμου πάσας ὁμοῦ τὰς Ἑλληνικὰς πράξεις ἐλέγχειν ὑστέρας οὔσας. Πλείους γάρ εἰσιν οὓς ἡ πόλις ἀγνωμονήσαντας εἰς αὐτὴν ἔσωσεν ἢ ὅσοις μᾶλλον χάριν εὖ ποιήσασιν ἀπεμνημόνευσε.⁵⁴

Par ailleurs, une fois victorieuse, Athènes dresse le modèle du bon comportement du vainqueur à l'égard du vaincu : sa φιλανθρωπία foncière exige qu'on n'anéantisse pas son ennemi⁵⁵.

L'Athènes du IV^e siècle n'a plus les moyens offensifs de l'Athènes sortant des guerres médiques, mais Aristide présente les choses autrement : le malheur d'Aigos-Potamoi inaugure une politique de *clementia* – où la paix du monde doit l'emporter sur les conflits.

Plus généralement, une histoire où les événements et les actes sont traduits en valeurs est une histoire où les concepts de victoire et de défaite ne s'opposent plus : la défaite est signe de courage, la victoire est occasion de modération. Les victoires et les défaites qui composent l'histoire d'Athènes sont, somme toute relatives. Une telle conception prépare en réalité la rupture qui intervient au paragraphe 322 et qui offre la clé de lecture du *Panathénaïque* en donnant la véritable définition de l'empire d'Athènes. Ce qui fait la gloire d'Athènes n'est pas son hégémonie militaire du V^e et du IV^e siècle (« Ce ne sont pas deux cents trières, écrit Aristide, ce n'est pas l'Ionie, ni

(48) *Panathénaïque*, 194-195 ; voir également 318.

(49) *Panathénaïque*, 195.

(50) Sur cette théorie à l'époque impériale, cf. par exemple M. MANTOVANI, *Bellum iustum. Die Idee des gerechten Krieges in der römischen Kaiserzeit*, Berne, 1990.

(51) AELIUS ARISTIDE, *En l'honneur de Rome*, 104 : Νῦν δὲ κοινὴ καὶ σαφὴς πᾶσι πάντων ἄδεια δέδοται αὐτῆ τε τῆ γῆ καὶ τοῖς ἐν αὐτῇ κατοικοῦσι (tr. L. PERNOT, *Éloges grecs de Rome*, Paris, 1997).

(52) Voir notamment *En l'honneur de Rome*, 29-33 et 92-106.

(53) *Panathénaïque*, 318 : « La cité a mené quatre guerres, si on les divise par genre : les guerres qui lui furent propres, celles qu'elle mena pour le bien commun de la Grèce, celles qu'elle mena pour ceux qui, tour à tour, avaient besoin de son secours – et parmi les peuples qui sollicitèrent son aide, il en est qui lui avaient fait du tort et à qui elle pouvait reprocher leur conduite passée. » (Τέτταρα ὡς διελέσθαι γένοιε πολέμους ἢ πόλις πεποίηται, τοὺς μὲν αὐτῆς ἰδίου, τοὺς δ' ὑπὲρ τοῦ κοινοῦ τῆς Ἑλλάδος, τοὺς δ' ὑπὲρ τῶν ἐν μέρει δεηθέντων, κὰν τούτοις αὐτοῖς τοῖς δεηθεῖσιν ἔνεισιν ὑφ' ὧν ἡδίκητο καὶ οἷς ἐγκαλεῖν εἶχεν ἐκ τῶν πρόσθεν).

(54) *Panathénaïque*, 319.

(55) À l'exception toutefois des ennemis « qui par leurs actions transgressent leur nature », comme le firent les Amazones, que les Athéniens « anéantirent dans un combat de cavalerie » (Ἀμαζόσι μὲν γάρ, αἱ παρήλθον τοῖς ἔργοις τὴν φύσιν, ἵππομαχίαν συνάψαντες πανωλεθρία διέφθειραν, *Panathénaïque*, 83), ou bien encore des ennemis qui violent le droit, comme c'est le cas d'Étéocle et de ses partisans qui refusent de donner une sépulture aux sept chefs partis contre Thèbes (*Panathénaïque*, 80).

l'Hellespont... »)⁵⁶; c'est l'empire universel et atemporel d'une langue (le dialecte attique, base de la *koinè*), d'une littérature et d'un mode de vie. Et c'est en termes d'opposition que cette nouvelle forme de domination et d'attraction est présentée :

« Seuls entre tous les hommes, vous avez érigé, comme le dit l'expression, un trophée sans verser de sang, dressé non sur les Béotiens ni sur les Lacédémoniens ou les Corinthiens, mais sur tous vos frères de race – je ne parle pas ici de la façon dont on désignerait les Grecs en les distinguant et en les opposant aux Barbares, mais d'un trophée dressé sur la race commune des hommes, et vous avez remporté une victoire considérable et prestigieuse, acquise pour toujours, qui n'a rien à voir avec la bataille controversée de Tanagra, ni, par Zeus, avec celle de Marathon qui est une si grande victoire, c'est véritablement la victoire qui convient à l'homme, une victoire permanente [...]. Car toutes les cités et tous les peuples des hommes se sont inclinés vers vous, votre genre de vie et votre langue. »

Μόνοι γὰρ ἀπάντων ἀνθρώπων, τὸ λεγόμενον δὴ τοῦτο, ἀναίμακτον τρόπαιον ἐστήσατε, οὐκ ἀπὸ Βοιωτῶν οὐδ' ἀπὸ Λακεδαιμονίων οὐδὲ Κορινθίων, ἀλλ' ἀπὸ τῶν ὁμοφύλων ἀπάντων, – λέγω δὲ οὐχ ὡς ἂν τις Ἕλληνας προσείποι πρὸς βαρβάρους ἀντιδιαιρούμενος, ἀλλ' ἀπὸ τοῦ κοινού γένους τῶν ἀνθρώπων – καὶ νίκην ἀνείλεσθε ἔντιμον καὶ μεγάλην κατὰ παντὸς τοῦ χρόνου, οὐ κατὰ τὴν ἐν Τανάγρα μάχην τὴν ἀμφισβητήσιμον οὐδὲ μὰ Δία κατὰ τὴν ἐν Μαραθῶνι τὴν τοσοῦτον νικῶσαν, ἀλλ' ὡς ἀληθῶς τὴν πρέπουσαν ἀνθρώπῳ καὶ διηνεκῇ [...] Ἄψασαι γὰρ αἱ πόλεις καὶ πάντα τὰ τῶν ἀνθρώπων γένη πρὸς ὑμᾶς καὶ τὴν ὑμετέραν διαίταν καὶ φωνὴν ἀπέκλινεν⁵⁷.

Ainsi sont abolies non seulement les victoires douteuses (Tanagra⁵⁸), mais aussi les victoires prestigieuses (Marathon) et, derrière elles, tous les trophées où le sang a coulé. Et, implicitement, ce sont aussi les défaites qui sont annulées, au premier rang desquelles Aigos-Potamoi (ainsi que la défaite de Chéronée, dont Aristide, par manque de temps, estompe les conséquences). Le déni des effets de la défaite d'Aigos-Potamoi sur les années qui ont suivi aboutit à une histoire sans rupture et sans les accidents propres à remettre en cause la nature profonde d'Athènes. Immédiatement, Athènes se relève, grâce à un homme, et « reprend la direction des affaires grecques comme si elle était tout juste sortie des guerres médiques ». En ce sens, l'histoire d'Athènes est la négation de l'histoire grecque.

Mais ce monde sans guerres, qui a installé une paix garantie par l'armée et les frontières, est aussi celui de Rome, que célèbre l'éloge de 144. Les hégémonies des cités classiques, assises sur des événements aux retentissements qui paraissaient immenses, sont désormais insignifiantes, tant en termes d'espace que de durée :

« Athéniens et Lacédémoniens mirent tout en œuvre pour obtenir l'empire ou l'hégémonie, et leur pouvoir consistait à naviguer sur la mer, à gouverner les Cyclades et à tenir les régions bordant la Thrace, les Thermopyles, l'Hellespont et Coryphasion : voilà ce qui était leur pouvoir. [...] Désirant, eux-aussi, l'hégémonie, ils glanèrent des îlots, des promontoires à l'extrémité des terres, des ports et autres possessions de ce genre, et s'épuisèrent en opérations sur mer : ils rêvèrent de l'hégémonie plutôt qu'ils ne furent capables de l'acquérir. »

Ἐπραξαν μὲν γὰρ πᾶν ὑπὲρ ἀρχῆς καὶ ἡγεμονίας Ἀθηναῖοι καὶ Λακεδαιμόνιοι, καὶ ἦν αὐτῶν ἡ δύναμις πλεῖν τὴν θάλατταν καὶ τῶν Κυκλάδων ἄρχειν καὶ τὰ ἐπὶ Θράκης ἔχειν καὶ Πύλας καὶ Ἑλλησποντον καὶ Κορυφάσιον· καὶ ταῦτ' ἦν ἡ δύναμις [...] ὡς δὲ κάκεῖνοι ἡγεμονίας ἐπιθυμήσαντες νησίδια καὶ ἄκρας ἐπὶ θαλάττῃ καὶ λιμένας καὶ τοιαῦτα ἐξεκαρπώσαντο καὶ κατετρίφθησαν περὶ τὴν θάλατταν, ὄνειροπολήσαντες ἡγεμονίαν μᾶλλον ἢ κτήσασθαι δυναθέντες⁵⁹.

(56) *Panathénaïque*, 327.

(57) *Panathénaïque*, 322.

(58) *Panathénaïque*, 220-221. Pour Thucydide (I, 108), il s'agit d'une victoire lacédémonienne, mais comme, selon d'autres sources, l'issue était douteuse, Aristide a profité de cette marge laissée à l'interprétation : cf. L. PERNOT, *La rhétorique de l'éloge...*, p. 526.

(59) *En l'honneur de Rome*, 43 (tr. L. Pernot modifiée).

L'histoire de la Grèce n'est plus qu'une histoire aléatoire, où les différentes cités ont exercé le pouvoir « au gré des circonstances, comme par une rotation du sort »⁶⁰. Il faut ainsi que l'histoire d'Athènes, jusque dans sa défaite, soit compatible avec celle de Rome, présentée comme l'héritière supérieure d'Athènes⁶¹.

La bataille d'Aigos-Potamoi est, dans le *Panathénaïque*, à la fois préparée comme une défaite et présentée comme une victoire. Elle permet à Aristide de donner une nouvelle définition de la défaite, qui est, avant tout, une question de γνώμη. Par ailleurs, cet événement permet de modéliser les comportements politiques qui suivent l'échec militaire : le courage dans l'adversité et la résilience, la clémence envers d'anciens adversaires qui ont fait souffrir et que l'on tient à sa merci, l'empathie qui fait du malheur de l'ennemi un « malheur personnel » (οἰκεία συμφορά). Ces modèles d'actions et de comportements militaires, politiques et humains tout à la fois, générés par une défaite que l'on ne décrit pas, trouvent leur sens dans la représentation du monde en paix dominé par Rome, qu'Aristide donne à ses auditeurs plus largement, à travers ses éloges et ses discours aux villes.

Estelle OUDOT
Université de Bourgogne Franche-Comté
Centre Pluridisciplinaire Textes et Cultures (EA 4178)

(60) *En l'honneur de Rome*, 44.

(61) Cf. *En l'honneur de Rome*, 101 : « Si la cité d'Athènes a jeté les bases de la civilisation et de l'état actuel, vous les avez consolidés, la deuxième tentative ayant été la bonne, comme on dit. »